



Dossier de presse

**Dites-nous comment survivre
à notre condition**

Caroline Bach

Produit intérieur brut

Patrick Weidmann

Expositions du 8 mars
au 25 mai 2019

Vernissage le 7 mars 2019
à partir de 18h30



TRAVAIL ET PRODUITS

Le challenge de cette exposition est de réunir deux artistes, Patrick Weidmann et Caroline Bach, qui travaillent sur la même thématique, l'une au départ de la chaîne de production, et l'autre à l'arrivée. Elle a donc pour concept de montrer au public une représentation visuelle du monde industriel avec ses dirigeants, ses ouvriers et son bâti, et ce qu'il advient de cette production de ces produits industriels, objets manufacturés ou éphémères. Caroline Bach s'est rendue sur les lieux de nombreuses usines en grève afin de constater le délitement d'une partie de l'industrie de notre pays, et s'est aussi rendue sur les traces de Bataville, un complexe économique d'origine tchèque où l'ouvrier vit dans le même espace que les usines de production de chaussures. Nous interrogeons sur cette conception du travail, aujourd'hui obsolète. Pendant que Patrick Weidmann, tel un touriste consommateur, a voyagé dans le monde entier à la rencontre des objets de consommation issus de la société capitaliste, avec leur séduction fallacieuse. Ainsi cette double exposition peut permettre de réfléchir sur le consumérisme, qui est aussi dépense de l'énergie des travailleurs dans le monde de l'entreprise, et consommation de l'objet manufacturé ou précaire à l'arrivée dans les zones de vente, supermarchés, magasins, etc. Confronté à cette imagerie de consumérisme, le spectateur ne pourra pas consommer directement l'image, mais sera soit interrogé par ce changement de statut des objets présentés, soit en ressentira une forme de malaise qui va, surtout dans les travaux de Weidmann, de l'attraction à la répulsion.

Gilles Verneret

DITES-NOUS COMMENT SURVIVRE A NOTRE CONDITION

Caroline Bach

A pied dans Bataville

Au début des années soixante-dix, je me souviens bien, il y avait les bonbons Batna et les chaussures Bata. Nous les associations, se moquant des secondes en mâchant les premiers avec leur goût d'anis. Bata était synonyme de bas de gamme, de chaussure ouvrière, car il y avait encore des ouvriers en ce temps là, comme le rappelle Caroline Bach dans son remarquable témoignage sur Bataville.

Car si nous connaissions un peu les Bata sans les porter, les qualifiant méprisamment de grosses godasses à semelle épaisse, nous ignorions leur provenance, et donc tout sur Bataville.

Bataville, que Caroline Bach fait renaître à nos yeux avec ce talent de conteur sociologique doublé d'un constat historique, fait dialoguer images et mots : *insignes* si chers à notre approche dans cette sorte de musique dépouillée d'artifices, si semblable à celle de son illustre homonyme JSB.

Si nous acceptons la constatation de la double approche de la photographie qui sépare l'image tableau, aboutissement esthétique du rendu d'un sujet dans la composition à la manière Jeff Wall, de l'image Sas à la manière Bruno Serralongue, passage contrôlé vers une autre réalité d'ordre sociologique, les deux revendiquant le style documentaire cher à Walker Evans ; on n'hésite aucunement à classer le travail de Caroline Bach dans la deuxième catégorie. Mais comme nous disait si bien J.F Chevrier « *les catégories on s'en moque, seule reste la qualité des oeuvres* ». Et fort de cette sentence, on s'engouffre sur les pas, affublé de son regard critique, dans cette ballade à pied, appareil sur pied, de Caroline Bach à Bataville, curiosité attisée puis nourrie de cette cité fantôme, à la manière mêlée de Sergio Leone et Gabriele Basilico.

Caroline Bach est née en 1968, quoi d'étonnant à cela, dans la forêt de symboles qui nous entoure, et qui rejoignent chez elle son sentiment aigu d'un humanisme vrai qui ressort à chacune de ses séries photographiques malgré ou grâce à son intérêt pour l'architecture.

Dans « *Dites-nous comment survivre à notre condition* » elle explore les luttes ouvrières sur les sites en grève, et le désespoir latent des travailleurs face à la désindustrialisation de leurs régions. Elle le fait après la bataille toute fraîche encore de l'occupation des ouvriers, dévoilant les entrées d'usine désertées, quand l'espoir a quitté leurs murs et que les luttes vont s'achever, devant l'impossibilité d'une renaissance. « *Non à la fermeture du site* » indique une banderole de drap blanc sur fond de lettres noires en forme de faire-part de décès, qui leur ajoute cette aura de désillusion. Sans être directement notre chair et dans notre pensée du désastre d'une société capitaliste en fin de parcours, cri muet, expertisé et articulé dans ses compositions

visuelles qui anticipe la révolte des gilets jaunes, évoquée par ce délaissement et ce silence. Les bâtiments rendus à leur solitude n'attendent plus que l'envahissement du végétal sauvage et du vandalisme, saccage désaveu de colère contre les murs, les portes et fenêtres, les pièces et mobiliers, les papiers et revêtements de sol, toute vie vengeresse de la matière inerte des chômages.

La déambulation dans Bataville pourrait nous faire penser à des décors de westerns ou de villes abandonnées dans le désert de l'ouest américain. Seuls les fantômes des travailleurs habitent encore les travées de cette cité jadis si animée. « *Et au milieu des arbres Bataville encore* » où les images sans atours et séductions faciles de Caroline Bach déroulent leurs cortèges de linceuls vides de vie, même si la lumière jaune d'automne leur octroie encore à 13h42 précises en 2008, un leurre de retour de printemps. Et pourtant Bataville va revivre comme de nombreuses usines et églises en déshérence, transformé et organisé en pôle culturel dans les années à venir. Mais là n'est pas le propos de Caroline qui sans nostalgie revisite les ruines d'un empire social. On peut regretter cette vie communautaire où l'individu se sentait encadré, protégé par la collectivité, sans se laisser abuser par l'enfumage patronal. Aujourd'hui où l'individualisme a supplanté toute initiative généreuse ou empathique, le sens de la citoyenneté républicaine est étouffé, emprisonné dans le carcan compétitif au service de l'unique profit où seul le meilleur émerge, « premier de cordée » au détriment des plus faibles, qu'il méprise au pire, ou ignore au mieux.

Bataville n'était donc pas un paradis ouvrier, encore moins fiscal, mais l'on y vivait en collectivité fermée, sous la houlette certes de la nécessité financière, mais aussi sous le prétexte rassurant d'être protégé du monde et donc de jouir d'une paix illusoire. Pas de syndicat, ni de syndicats dans le petit phalanstère capitaliste, vivre en autarcie avec des logements vase clos, des boutiques de nourriture, des cantines et terrains de sport, des écoles et des maternelles, une piscine et même une église... Mais pas d'associations culturelles, exceptée une halle conviviale où l'on se croise, à condition d'éviter toute dialogue contradictoire, toute rébellion contre l'ordre si bien établi par la direction, dans ce règlement que le grand chef Tomàs Bata avait édicté dans son premier village à Zlin en Tchécoslovaquie. Tout est commode et confortable à Bataville, on travaille là où l'on vit, l'on vit là où l'on travaille, tout y est fait pour s'endormir derrière l'ombre bienveillante du paternalisme patronal, comme on fabrique des chaussures avec des automates qui répètent inlassablement le même geste : 800 à 1000 paires par jour, qui s'égrènent monotones à partir du modèle Tayloriste. C. Bach note : « *Il ne faut pas être naïf. Tout est organisé autour et pour le travail : la proximité du lieu de production facilite avant tout la ponctualité et aussi la surveillance des employés.* »

Mot lâché « Surveillance », à Bataville on vous emploie et l'on vous ploie sous le coût de la rentabilité, et du travail qui use et qui un jour manque à l'appel. Et l'on ferme l'usine et le site soudain devenus obsolètes et trop chers, si peu rentables en apparence, uniquement aptes au redressement judiciaire, savamment programmés des années auparavant. C'est ainsi que meurent les usines et les hommes, à petit feu dans les cendres du chômage. Mais il y a la braise que ranime l'opérateur, la

photographe appliquée, à pied, le temps de la prise de vues, qui nous délivre les restes de cette activité, arrêtée en décembre 2001. Testament troublant, émouvant qui fonde aussi la force de la photographie, certificat de réalités passées, mais encore vivantes, empreintes numériques ou argentiques qui permettent aux témoins de l'époque révolue d'affirmer avec fierté : « *A Bataville j'y étais et y ai travaillé des décennies durant* ».

Gilles Verneret



Site Brossette #1
Série « Dites-nous comment survivre à notre condition »
2009 - 2010
Caroline Bach
Tirage adhésif, format variable

De la « biodiversité » d'une économie et d'une société

A la question d'un lecteur : « L'économie sociale et solidaire peut-elle être une alternative complète au capitalisme ? », Guillaume Duval, rédacteur en chef d'Alternatives économiques, répondait que cela n'était « ni possible ni souhaitable » car « l'efficacité et la résilience d'une économie et d'une société » dépendent de la diversité de ses organisations. Il faut donc entretenir les interactions entre structures étatiques, capitalistes et provenant du secteur de l'E.S.S. (associations, coopératives ou mutuelles ayant « en commun de ne pas avoir le profit comme but principal et d'être dotées d'une gouvernance démocratique ».) Si, à l'échelle des échanges mondiaux, ces structures ne sont pas toujours adaptées et efficaces, en revanche, au niveau local, avec cette gouvernance démocratique, elles œuvrent fortement pour le territoire et permettent des expérimentations à petite échelle, plus humaines. De plus, si l'E.S.S. ne peut s'avérer une « alternative complète », elle peut endosser une autre mission, tout aussi importante : celle de constituer une fonction critique à l'égard du capitalisme en l'interpellant sur le rôle d'une entreprise au sein de la société, par exemple. « Les Fralib » ont parfaitement endossé cette mission.

A la suite de la série « Dites-nous comment survivre à notre condition », amorcée en 2009, pour laquelle je retourne sur des sites industriels où des conflits ont eu lieu, cherchant les dernières traces du combat et qui comprend des vues extérieures de l'usine Fralib, en 2013, je suis depuis retournée plusieurs fois à Géménos où je suis entrée dans l'usine.

La première fois, c'était en novembre 2013. L'usine était à l'arrêt depuis juillet 2011 (fin de la production Unilever), occupée par soixante-seize salariés. Le bras de fer avec Unilever avait néanmoins commencé en 2010, le 28 septembre, quand la fermeture du site est annoncée. Après 1336 jours d'occupation et de lutte, le 26 mai 2014, les ouvriers de l'usine ont obtenu un accord avec le géant pour leur projet de coopérative, ce qui met fin au conflit. L'activité a repris en 2015, avec la création de la SCOP-TI (Thé et Infusion).

Avec « Fralib Géménos vivra » (2013-2014), je me suis concentrée sur le site de l'usine, vide, avec ses machines immobilisées, suspendues, avec ses graffitis et affiches engagés, qui rappelaient, dans tous les recoins, le rêve de ceux qui ont occupé le lieu en permanence : reprendre la production à travers leur projet de SCOP. Les ouvriers ont pu relancer les machines, même s'ils n'ont pu conserver la marque Eléphant.

En 2015-2016, j'ai réalisé un troisième volet « A Géménos, on entend de nouveau les machines tourner », qui explore la reprise de l'activité, autour des machines qui tournent, une partie de l'usine étant cependant dans l'obscurité et à l'arrêt.

Aujourd'hui, la situation est tendue et les coopérateurs (dont 42 salariés) continuent de lutter chaque mois pour faire fonctionner leur outil de travail. En 2017, ils ont lancé une campagne de socio-financement pour renforcer la trésorerie et pouvoir financer de nouveaux projets. A partir de décembre 2018, je vais entamer un quatrième volet, car l'équipe a fait évoluer les packagings, qui commenceront alors à sortir des lignes de production.

Le site de Géménos cristallise ainsi le combat contre les multinationales «laminantes» et les interrogations sur la mondialisation, et porte surtout l'espoir, à travers la SCOP-TI, de s'en sortir par soi-même, en créant son propre cadre de travail.

Caroline Bach (octobre 2018)



Papeterie Malaucène #3

Série « Dites-nous comment survivre à notre condition »

2009 - 2010

Caroline Bach

Tirage adhésif, format variable



Kem One #7
Série « Dites-nous comment survivre à notre condition »
2009 - 2010
Caroline Bach
Tirage adhésif, format variable



Fralib Géménos vivra #14
Série « Fralib Géménos vivra »
2013-2014
Caroline Bach
Tirage adhésif, format variable



Fralib Géménos vivra #7
Série « Fralib Géménos vivra »
2013-2014
Caroline Bach
Tirage adhésif, format variable



Signalétique #4
Série « 13h42 à Bataville »
2008
Caroline Bach
Contrecollage
50 x 60 cm



Le bâtiment administratif #5
Série « Et, au milieu des arbres, Bataville encore »
2015

Caroline Bach
Tirage digigraphie Baryta 330 gr. collage sur mousse 10 mm
96 x 122 cm

Caroline Bach

Caroline Bach est née en 1968. Elle vit à Nice.

Depuis 2006, avec *Le Cycle du travail*, elle regarde comment le travail construit (ou détruit) l'espace entre les hommes et explore cette construction à partir du monde industriel ou de l'accueil et du traitement de l'être humain lorsqu'il se retrouve en bordure de son humanité (SDF, personnes atteintes d'alzheimer, etc). Ses deux dernières séries, réalisées en 2017, « Les Bogues du Blat ou les interdépendances humaines 3, Beaumont » et « Le travail, espaces et surfaces » portent sur des projets architecturaux (Les Bogues du Blat à Beaumont et le CRBC à Clermont-Ferrand) qui donnent forme au travail collaboratif.

EXPOSITIONS INDIVIDUELLES

2017

Espace-Machine, biennale *Usimages*, Parc de la Brèche, Villers-Saint-Paul.
L'Usine, le showroom, Espace A VENDRE, Nice.

2015 *L'évidence des formes*, La Seyne-sur-Mer.

Feedback, ICP, Nice.

2011 *Save Our Soul*, Le Cabinet, Paris.

2010 *13h42 à Bataville*, Le Cube, ENSAM, Montpellier.

2009 *Le Cycle du travail I*, Espace halogène, Nice.

2008 *Las Planas*, Le Local (Véolia), Nice.

COSI ou les interdépendances humaines, Show Room, galerie Espace A VENDRE, Nice

2007 *Wiederaufbau Frauenkirche*, Dresden, 1996-2006, galerie Espace A VENDRE, Nice.

2004 *Dérapage contrôlé (roman-photo complet)*, Espace «à vendre» - «galerie pièce unique», Nice. En collaboration avec Loïc Nébréda.

2000 *Elle aimait compter les moutons*, Galerie Anne Barrault, Paris.

1999 *Collections aléatoires*, Institut Français de Dresde, Allemagne.

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2018 *Sors de ta réserve - Acte 1&2*, Espace A VENDRE, Nice.

2017 *Topologie de l'absence*, CACN, Nîmes.

2016 *Comme un jardin*, Espace A VENDRE, Nice.

2014 *10 ans*, Espace A VENDRE, Nice.

2013 *Ecoute ce refrain*, galerie Bertrand Baraudou, Paris

Quel travail !? Manières de faire, manières de voir, C.P.I.F., Pontault-Combault

2012 *La ligne II*, Espace A VENDRE

2011 *Real*, La Traverse, Marseille.

Et le travail ? BBB, centre d'art, Toulouse.

2009 *Smolett is beautiful*, Espace A VENDRE.

SLICK 2009 - galerie Le Cabinet, Paris.

2008 *H.E.C.*, Le Cabinet, Paris.

Space to sale artist's show II, galerie Espace A VENDRE.

VIDEODROME, galerie Espace A VENDRE.

Regards sur l'architecture, Musée de la photographie André Villiers, Mougins.

2007 *U.M.A.M. (Union méditerranéenne pour l'art moderne)*, Nouvelle Biennale, Nice.

2006 *Open*, Espace A VENDRE, Nice.

2004 *Comme une averse*, Espace «à vendre» - «galerie pièce unique», Nice.

2003 *Regards sur l'agglomération Bastiaise*, Centre Culturel Una Volta, Bastia
Montagnes, galerie Anne Barrault, Paris.

Cousu de fil blanc, Galerie de la friche la Belle de Mai, Marseille.

2002 *Paris/Brooklyn*, galerie Schroeder-Romero, New York.
2001 *Cousu de fil blanc*, galerie Anne Barrault.
2000 *Lomo vues de Paris*, Mois de la Photo, galerie Anne Barrault.
Artissima, Turin, galerie Anne Barrault.
1999 *L 'Objet / la série*, Médiatine, Bruxelles, Belgique.
1995 *De la peau*, galerie Isabelle Bongard, Paris
Images en regard / La photo fait école, Espace culturel Buzanval, Beauvais.
1993 *Gambit*, galerie Evelyne Canus Art Contemporain, La Colle-sur-Loup.

SEMINAIRES, CONFERENCES

2017 *Corps du travailleur et stratégies photographiques*, dans le cadre de la biennale *Usimages*, Nogent-sur-Oise.
Espaces de travail et stratégies photographiques, WORKSPACE, Paris.
La Maison. Quand les artistes s'intéressent au logement, à l'habitat et à la ville., LIFAM (laboratoire Innovation Formes Architectures, Milieux), ENSAM, Montpellier.
Espaces de travail et stratégies photographiques, FRAC PACA, Marseille.
2016 *Les mondes clos, rêves utopiques et mécanismes autophagiques*, Espace A VENDRE, Nice
De l'espace réduit au marché, jusqu'à la disparition, Espace A VENDRE, Nice.
2015 *De l'espace réduit au marché, jusqu'à la disparition*, LIFAM, ENSAM, Montpellier.
L'exposition : espace de travail, de construction et de fabrication des artistes (à travers Philippe Parreno, Marie Reinert et Jean Denant), LIFAM (laboratoire Innovation Formes Architectures, Milieux), ENSAM, Montpellier.
2010 *Le monde, entre fêlure et partage*, ENSAM, Montpellier.

PRIX, RESIDENCES, PUBLICATIONS

PRIX

2015 Lauréate du 6ème Concours d'Art contemporain de la CCIMP, Marseille

RESIDENCE

2002-2003 BASTIA : Mission photographique / résidence d'artiste / contrat de ville de l'agglomération

PUBLICATIONS

Livre

Dites-nous comment survivre à notre condition, texte de Dominique Baqué.
Editions Loco, Paris, 2015.

ARTICLES

Chambre noire. Et voilà le travail. Le magazine du Monde, 1er juin 2013.
« Les mutations du travail vues par l'art de la photo », l'Humanité, 6 mai 2013.
« Portfolios », Mediapart.fr.
Dominique Baqué, « ;Creux de vague ; », Art Press, n°364, février 2010, p. 90
Revue Interdépendances n°76, rubrique Regarder.
Le Cycle du travail, 2009. Texte de Jean-Marc Huitorel Le Travail de l'art.
La Srada, n°88, du 17 mars au 6 avril 2008.
Côte Magazine, n° 158, juin 2007
Regards sur l'agglomération bastiaise, 2003
Own II, hiver 2002.
Paris Première Tribune, édition spéciale 15 décembre 2016 pour les 10 ans de la chaîne, (sortie le 15 décembre 2001).
Yannick Vigouroux, « Lieux et non-lieux photographiques », Simulacres, n° 5, Septembre-décembre 2001, pp. 94-104. (extrait)

Uwe Salzbreuner, « Welkes und Lebendiges », Dresdner Zeitung, vendredi 30 juillet 1999.
« Die Poesie des Vergänglichlichen », Sächsische Zeitung, jeudi 24 juin 1999.
Yannick Vigouroux, « Les Ambiguïtés du gros plan dans la photographie contemporaine », La Voix du regard, n°12, Printemps 1999, pp. 242-245.
David Privat, « Juste humain », <http://www.cicv.fr/SYNESTHESIE/syn5/conteste/bach/privat/privat.html>.
Dominique Baqué, « ...superficiels par profondeur », Art Press, n°208, décembre 1995.
Christian Gattinoni, « De la peau », Expositions en revue, n°4, automne 1995, p. 50.
Yannick Vigouroux, « De la peau », Jardin des Modes, automne 1995.
Dominique Baqué, « L'Atelier, le monde, la chair », Art Press, n°201, avril 1995, p. 72.

FORMATION

Depuis 2014

Thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Frédérique Villemur, LIFAM (Laboratoire Innovation Formes Architectures Milieux, E.N.S.A.M) et école doctorale 58, Montpellier.

« Quand l'art contemporain s'intéresse à l'économie : espaces de travail et formes économiques en question. »

1996

D.E.A. d'esthétique et sciences de l'art, Paris I. Sous la direction de Marc Jimenez.

1995

Maîtrise théorique d'arts plastiques, département Image photographique, Paris VIII. Sous la direction de Dominique Baqué.

1993

Diplômée de l'E.N.S.P. (Ecole nationale supérieure de la Photographie) en Arles.)

PRODUIT INTERIEUR BRUT

Patrick Weidmann

« Le capitalisme en un sens est un abandon sans réserve à la *chose*, mais insouciant des conséquences et ne voyant rien au delà. Pour le capitalisme commun, la *chose* (le produit et la production) n'est pas, comme pour le puritain, ce qu'il devient lui-même et veut devenir : si la *chose* est en lui, s'il est lui-même la *chose*, c'est comme Satan occupe l'âme du possédé, qui l'ignore... [...] Le principe de la servitude, une fois accordé, et le monde des *choses* (le monde de l'industrie moderne) pouvait se développer de lui-même, sans penser davantage au Dieu absent... Le règne de la *chose* était d'ailleurs soutenu par la propension naturelle à la servitude. Il répondait dans le même mouvement à cette volonté de puissance *pure* (de croissance sans autre fin que la croissance), qui, contraire en surface à l'esprit servile, n'en est au fond que le complément. »

La part maudite Georges Bataille

La première chose qui saute aux yeux, et l'expression est très appropriée car on est agressé, presque agrippé par les images de Patrick Weidmann, est la sensation de profusion des objets, et de leurs similitudes dans cette société consumériste. Weidmann l'aborde et la décrit ensuite par le fragment dont il isole des détails, qui alternent beauté clinquante et satiété, presque jusqu'au dégoût, comme si on pénétrait dans des canalisations d'évacuation, alors que le but recherché semble plutôt la flatterie de l'oeil du désir.

Le titre de l'exposition, « *Produit intérieur brut* », correspond bien au travail de l'artiste, le produit est le résultat de l'action de l'homme sur le réel qui nous intègre et nous entoure. Il produit des objets morts à partir de la vie, c'est le résultat de la transformation par la main humaine prolongation de l'esprit, qui est la mort. Même le « minéral » vit mais dans des échelles temporelles incommensurables. L'art relève aussi de la mort, les objets ne se meuvent pas, ne se développent pas, restent inertes et inamovibles et Patrick Weidmann cherche à en révéler l'intériorité. Celle-là n'est que surface fallacieuse qui a pour fonction d'éveiller le désir du consommateur, d'en faire des fétiches de la possession, comme dans *des expositions* en grandes surfaces.

Weidmann rejète le consumérisme tout en lui accordant son intérêt. Et de là naît l'obsession de la propriété et son oeuvre, qui est *une*, car on a l'impression de voir toujours la même image, répète infiniment cette obsession du regard avide et du fétichisme dont Marx disait qu'il était le moteur du rapport au produit manufacturé. On possède l'objet comme il nous possède.

Gilles Verneret



14-1-5
2014

Patrick Weidmann
Diasec 90 x 135 cm

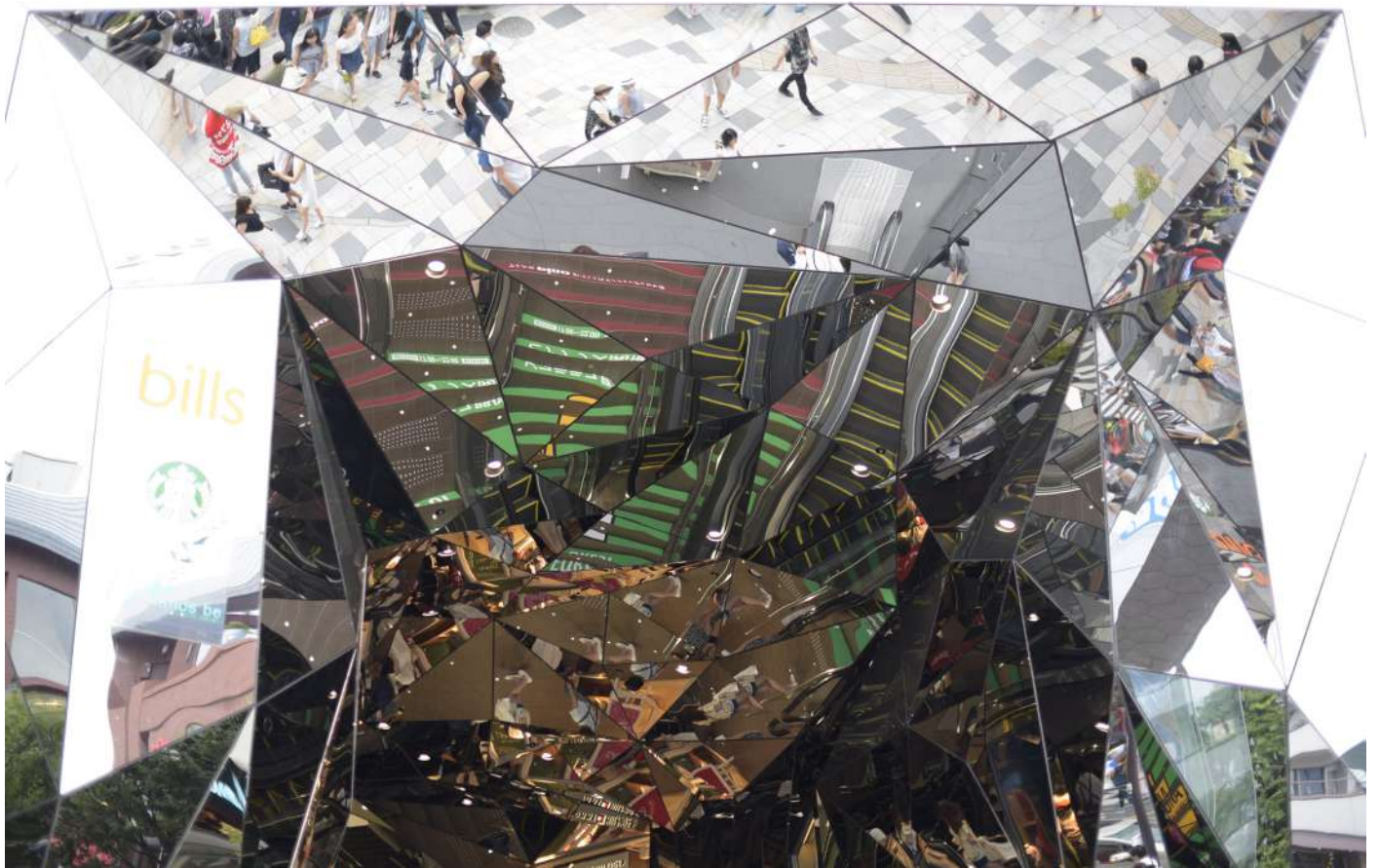


JAP5003

2016

Patrick Weidmann

Diasec 100 x 150 cm



DSC4653
2016

Patrick Weidmann
Diasec 100 x 150 cm

Entretien entre Patrick Weidmann et Gilles Verneret (extrait)

En guise d'improbable conclusion, je suggère un manifeste. Autant dire que ce n'est pas une surprise, mais ma vision de la photographie est certainement teintée de cynisme. D'ailleurs ce terme est l'objet d'un mésusage. J'entends cynisme dans l'acception philosophique telle qu'elle nous vient de la Grèce antique. Le cynique « est un chien qui hurle dans la nuit pour avertir les humains des dangers qui les menacent ». Il représente l'ancêtre du donneur d'alerte, le « whistleblower » d'antan. Il stigmatise les dérives de la société en adoptant un comportement antisocial : copulation en public, insultes et invectives, apparence provocante. Mon portrait craché. Si seulement ! Aujourd'hui le cynisme est au bas de l'échelle de la responsabilité sociale, victime de la bienpensance généralisée et de ce qu'il reste de morale petite bourgeoise. Quand au fond de mon travail, il pourrait s'apparenter à un essai de philosophie esthétique du signe. Il faut se rappeler que la morale protestante a donné droit à l'accumulation de richesses, à l'individualisme et à la spéculation sans limites. On trouve dans la mentalité anglo-saxonne les gènes de la dictature consumériste contemporaine : « plus tu es riche plus tu es proche de Dieu ». La déclaration d'indépendance américaine institue : « le droit au bonheur ». Si on cumule trois siècles d'une hypocrisie opérationnelle dans la financiarisation des échanges, pratiquement rien n'a pu échapper à la captation totale, données personnelles comprises pour ce qui est du dernier avatar du capitalisme mondial. Le réel historique existe bien, quoique dissous dans l'économie globalisée. Les chances d'en identifier l'influence systémique sont à l'image de sa réduction.

Mon travail est une réponse paradoxale soustraite au produit brut en circulation. J'insiste pour mettre en relief son caractère expérimental, en « désaccord parfait » avec ses références. C'est un espionnage, une intrusion dans le système, dans ses failles et ses excès, ses mensonges oxymoriques, sa violence sociale, son esthétique imparablement dévoyée et sa perfection frisant l'absolu. C'est un peu comme si je concevais mon propre logiciel de reconnaissance faciale du capitalisme. Son délit de faciès est mon fond de commerce, j'y ai droit, puisque c'est mon visage qu'il déforme.

Il n'y a que l'ironie, la simulation exagérée et la désobéissance in extremis qui peuvent arracher un échantillon de liberté sémantique à cette pensée unique. D'où mes images, enchâssées dans le reflexe labyrinthique, l'angularité réfléchissante, la posologie obsessive, dans le prisme infecté du mercantilisme et sa plasticité ruisselante. De là aussi le spectacle de l'obsolescence, de la mise à mal de la présence humaine, d'un neuromarketing pris à témoin dans un retour photosensible. Conte de fées spectral contre marchandisation pestiférée.

« Seul l'inhumain est photogénique » (Baudrillard).

J'applique la loi du Talion : « œil pour œil, dent pour dent... ». Il faut savoir que dans l'Ancien Testament le texte continue : « ...main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, suffocation pour suffocation, flagellation pour flagellation ». Et pourquoi pas : « photo pour photo ! ». Et pourquoi pas comprimer le texte sacré du capital triomphant dans un « work in progress » marxiste. Pas grand chose ne

s'oppose à une réappropriation du concept de valeur d'usage et de valeur d'échange pour autant que l'illusoire redistribution de la richesse trouve un signifiant encore valide.

Quand on dit : « au mépris du danger », c'est qu'on ignore la peur. Je travaille pour ainsi dire au mépris du capitalisme, mais certaines décisions doivent être prises au mépris de la photographie. Je la tiens probablement en trop haute estime pour la livrer à un nivellement culturel qui est asservi aux poncifs et aux lieux communs, ou encore à la tautologie. C'est pour cette raison que je me sens si libre. Plus le réel me demandera de comptes, plus je serais libre.

Patrick Weidmann



DSC3723

2015

Patrick Weidmann
Diasec 100 x 150 cm



USA0161
2017

Patrick Weidmann





DSC4057

2016

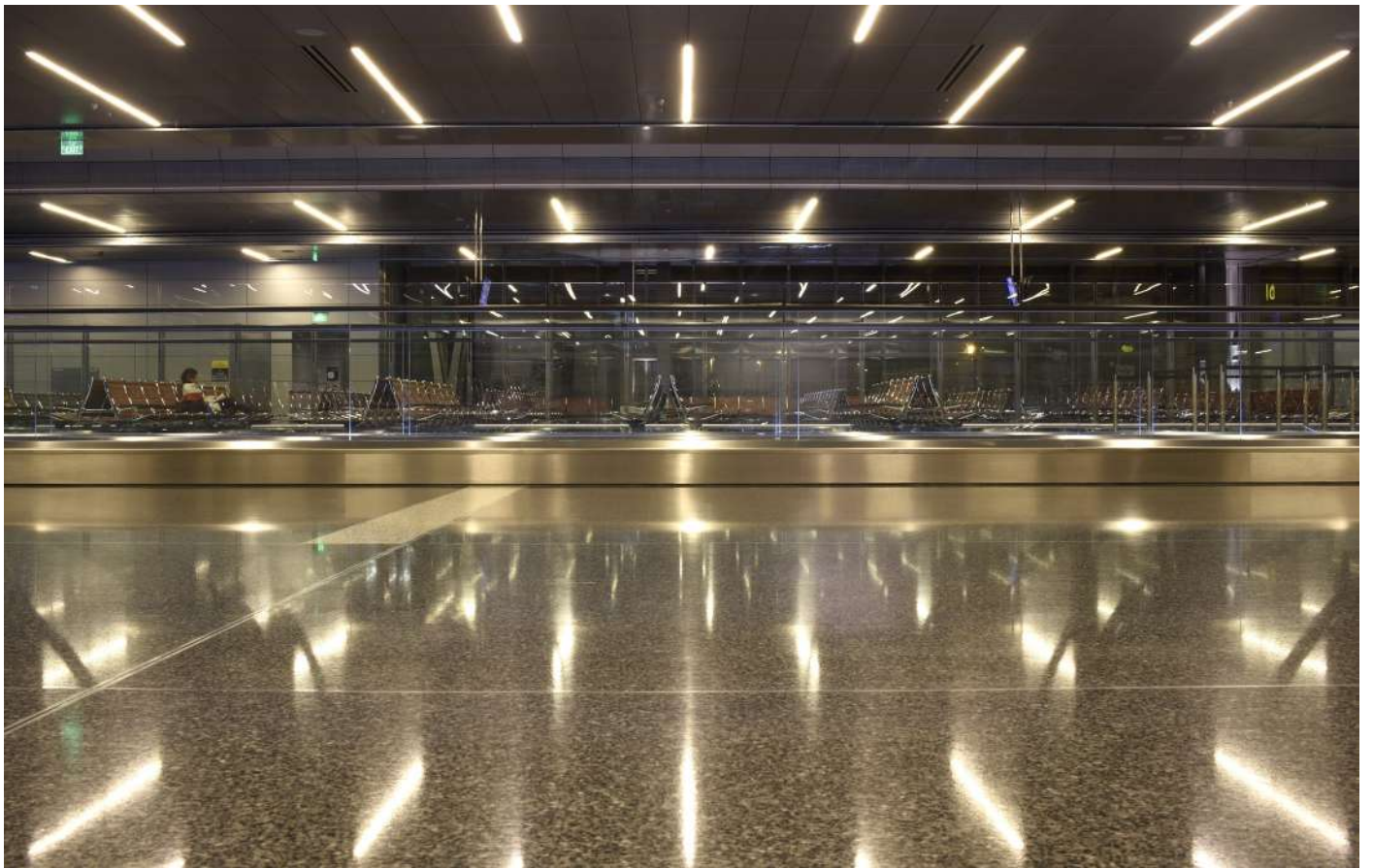
Patrick Weidmann

Diasec 100 x 150 cm



1199-31
2014

Patrick Weidmann
Diasec 90 x 135 cm



JAP6053

2016

Patrick Weidmann

Diasec 100 x 150 cm

Patrick Weidmann

Né en 1958. Vit et travaille à Genève.

www.patrickweidmann.net

« Mon travail pictural débute en 1983. D'emblée il s'oriente vers une appropriation des sémantiques de l'abstraction, puis devient une pratique plus autonome.

Dès 1985 j'introduis des photographies sur toiles et des objets trouvés souvent métalliques et brillants dans des assemblages qui s'apparentent à des installations. Les années quatre-vingt sont également consacrées à cinq courts métrages tournés à New York, Venise et Genève.

Vers 1993 ce cycle expérimental s'épuise. Pour des questions de liberté d'action j'oriente mon travail vers la photographie. Je commence aussi un travail d'écriture, à l'occasion de bourses qui m'ont été attribuées à Paris, Berlin et Londres.

Depuis 1996 mon travail de photographie est plus ou moins concentré sur des esthétiques de masses, donc très concrètes. En effet, celles-ci portent les stigmates d'une société qui réalise dans la scénographie de la perfection consumériste une manipulation aussi virulente qu'énigmatique. Les promesses de bonheur se retrouvent en définitif être des vecteurs de mort programmée. Il y a une part de fétichisme dans mes observations et je demeure attaché à une pratique de la fiction. Bien sûr, l'enjeu est aussi de montrer que la photographie est un art autonome. »

EXPOSITIONS INDIVIDUELLES (SELECTION)

2019 : Le Bleu du Ciel, Lyon. **2018** : Galerie Andata-Ritorno, Genève. **2016** : Artgenève, Centre de la photographie, Genève. **2014** : Maison des Arts Bernard Anthonioz, Nogent-sur-Marne. **2012** : Centre de la photographie, Genève. **2010** : Centre d'art de Neuchâtel, Neuchâtel. **2009** : Galerie Christine Kandler, « le printemps de septembre », Toulouse. **2004** : Photoforum PasquArt, Bienne. **2003** : MAMCO, Genève. **2001** : Circuit, Lausanne. **1997** : Galerie Analix, Genève. **1994** : Galerie Peter Kilchmann, Zürich. **1992** : Galerie Marika Malacorda. **1990** : Galerie Toni Gerber, Bern. Galerie Hadrien Thomas, Paris. **1989** : John Gibson Gallery, New York. Galerie Brigitta Rosenberg, Zürich. Galerie Marika Malacorda, Genève. Dart Gallery, Chicago. **1988** : Palais de l'Athénée, Genève. **1987** : Galerie Rivolta, Lausanne. **1985** : Galerie Andata-Ritorno, Genève. **1984** : Galerie Ecart, Art 15/84, Basel.

EXPOSITIONS COLLECTIVES (SELECTION)

2021 : « Civilization », MUCEM, Marseille. **2019** : « Civilization », Ullens Centre for Contemporary Art, Pékin. National Gallery of Victoria, Melbourne. **2018** : « Civilization », National Museum of Modern and Contemporary Art, Séoul. **2014** : « Swiss visuals », Gakei Gimlet Sass, Kyoto. « Motopoétique », MAC Lyon. **2013** : Paris Photo, Grand Palais, galerie Analix, Paris. **2011** : « Biens Communs 1 », MAMCO, Genève. « Car fetish », Museum Tinguely, Basel. **2010** : « 50 jpg », centre de la photographie, Genève. **2009** : « Frankenstein », Vegas gallery, London. Forde, Genève. New York photo festival, Smack Melon, Brooklyn, New York. **2008** : « Abstraction étendue », Fondation de l'art concret, Mouans-Sartoux. **2007** : « Tous photographes », Musée de L'Elysée, Lausanne. **2006** : « Photo-traffic », Triennale de la photographie, centre de la photographie, Genève. « Real vs Unreal », Ganga

International Gallery, Bogota. **2002** : « Inside the sixties : g.p.1.2.3 ». Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne. « Miroir, MAMCO », Genève. **2001** : « Position report », Galerie Branstetter & Wyss, Zürich. **2000** : Paris photo, Galerie Frank Elbaz, Paris. **1998** : Gramercy Art Fair, New York. « Freie Sicht aufs Mittelmeer », Kunsthaus Zürich, Schirn Kunsthalle, Frankfurt. **1997** : Galerie Lucio Amelio, Naples. **1996** : « Mutoidi », Maschio Angioino, Naples. **1994** : In Vitro-In Vivo, Genève. **1993** : « Hellbound », Centre d'Art Contemporain, Martigny. « Inner Schweizer Kunst », Kunstmuseum, Luzern. « Peinture », Galerie Pierre Huber, Genève. **1992** : « Eighties », John Gibson Gallery, New York. **1991** : Galerie Les Contemporains, Bruxelles. « Autrement dit », Caserne de la Planche, Fribourg. « Chammer Räume », Zug. Galerie Brigitta Rosenberg, Zürich. Galerie Rivolta, Lausanne. Ancien enrepôt Sacré, Liège. **1990** : « Trans-Europ Express », John Gibson Gallery, New York. Galerie Marika Malacorda, Genève. **1989** : Galerie Fabian Walter, Basel. « Revamp Review », Centre for Photography, Woodstock, New York. « Painting Object Photography », Barbara Krakow Gallery, Boston. « Intuition », John Gibson Gallery, New York. **1988** : Galerie Ecart c/o John Gibson Gallery, New York. « Reprises de vues », Halle sud, Genève. **1987** : Galerie Van Kranendonk, Den Haag. **1986** : Musée Cantini, Marseille. Centre d'Art Contemporain, Genève. Galerie Marika Malacorda, Genève. **1983** : « Akustische Bildern », Kunsthalle, Bern.

CONTRIBUTIONS PHOTOGRAPHIQUES, LITTÉRAIRES, OU MIXTES (SELECTION)

Lecture-performance : extraits de « Poupées mortes amusées ». Les nuits nomades, Fondation Cartier, Le Printemps de Septembre, Toulouse, 2009
Fonde : 1994-2009 : « Pronostiquassions », extrait de « Nec Plus Ultra », p :30-32, p :441-443 (+ traduction anglaise). Editions JRP-Ringier, Zürich.
Lecture-performance : extraits de « Bimboplastie », Hard Hat, 2007 Genève
« Acceleration », CAN, Neuchâtel. « Waraward », extrait de « Nec plus Ultra », + photos, p. 17-25, JRP-Ringier, Zürich, 2007
Lecture-performance : extraits de « Nec plus ultra », centre culturel suisse, 2007, Paris
Lecture : extraits de « Nec plus ultra », MAMCO, 2006, Genève.
Yellow pages 404.(Armleder class HBK Braunschweig). Edition JRP-Ringier. 2004, Zürich.
Art suisse, no2. « Déliés, de la littérature considérée comme l'un des beaux-arts » p.108-121, 2003, Zürich.
Permanent Food, no9, 2002
Coromandel design, 3 « séduire/seduce », p.208-209. 2002, Paris
« La peinture photographe ». Avec Claude Rutault, p.39. Art & public, 2001, Genève.
Citizen K international, no 2, p.29 1997. Paris.
« Essaims-Cribles », poème pour « Music for a While », Michael Jarrell, 1978, Genève

LITTÉRATURE (SELECTION)

2016. « Lune des porcs », éditions Dasein, Lugano
2010. « Poupées mortes amusées » roman, éditions Dasein, Paris
2007. « Bimboplastie », éditions JRP/Ringier, Zürich
2006. « Nec Plus Ultra », éditions Dasein, Paris.
1997. « Happy ends », éditions Ideal, Genève.

FILMS : SUPER-8 (SELECTION)

1988. « Dors avec les lustres ». S-8, n/b + couleur, son séparé, 11 min.
1985. « Aérosol de la cité émeraude ». S-8, n/b + couleur, scénario, son, 25 min.
1984. « 4711 ». S-8, n/b + couleur, scénario, son, textes, 24 min.
1981. « Unlanding ». S-8, n/b + couleur, son, 14 min.
1980. « Marmormeer ». S-8, n/b + couleur, son, 26 min.

PRIX, BOURSES, RESIDENCES (SELECTION)

Londres. Werksemester. Zuger Kulturstiftung Landis & Gyr, 2003
Berlin. Atelier Schönhauser, Canton de Genève, 2000.
Prix fédéral des Beaux-Arts, 1997, 1998.
Paris. Bourse de la fondation Patino, Ville de Genève. 1985.
Bourse Kiefer-Hablizel, 1983, 1986, 1987.

BIBLIOGRAPHIE (SELECTION)

Emmanuel Grandjean. « L'adieu au charme ». Le Temps, 28 janvier 2016. Lausanne.
Vincent Delaury. « Patrick Weidmann - L'empire des signes » Le journal des arts, février 2014. Paris.
Obel Vedado. « Les visions de Weidmann » Citizen K International, p: 270. summer 2012. Paris
Marguerite Menz: « Hinter der glänzenden Fassaden », Neue Zürcher Zeitung, 14.04.12. Zürich
Caroline Stevan: « La débauche d'images de Patrick Weidmann » Le temps p.29, 14 avril. Genève
Bertrand Tappolet: „Patrick Weidmann, design de mort“ Le Courrier, Mag, p20. 14 avril. Genève
RSR-Espace 2 (Dare-dare): „Patrick Weidmann, best of dictature“ Olivier Bron. 05.04.2012
Laurent Wolf: « Marchandises, les images brisées d'un fétichisme », Le Temps, 12.10.2010.
Emmanuel Grandjean : « dégoûts de luxe etc. » Edelweiss, p.40-41, mars 2008, Lausanne.
Gauthier Huber : (ballade), « nec plus ultra ». Kunstbulletin, juin 2006, Zurich
Daniele Muscionico : Parkett no : 67-2003, balcon : « AutoErotik, AutoEroticism », p 188-191. Zuerich
Joerg Bader : Art Press 291, juin 2003, p73-74, Paris.
Marguerite Menz. « Patrick Weidmann bei Analix ». Kunstbulletin, décembre 2001. Zuerich.
Emmanuel Grandjean. « Patrick Weidmann ». Kunstbulletin, septembre 1997. Zürich.
Andrea Züst. « Bekannte Bekannten », vol 2, p 39. Editions Patrick Frey, 1997. Zürich.
Denis Baudier. Art press, septembre 1990. Paris.
Matthew Weinstein. Art Forum, mai 1989. New York.
Dolène Ainardi. Art Press, avril 1988. Paris.
TSR1. Pierre Maillard, « Patrick Weidmann ». Courant d'art . 5 min, février 1988. Genève.
Guy Argence. Art Press, novembre 1985. Paris.

MONOGRAPHIES

« Produit intérieur brut » Editions Le bleu du ciel, 69 p. Textes : Gilles Verneret, Patrick Weidmann. Lyon, 2019
« Magazine de Charme », Editions du Centre de la Photographie, 32p, Genève, 2016
« Patrick Weidmann, Retitled ». Maison des Arts Bernard Anthonioz. 32 p. Textes : Nicolas Buri, Régis Durand. Nogent-sur-Marne, 2014.
« Patrick Weidmann », JRP-Ringier, 144 p. (108 images couleurs) Textes: Joerg Bader, Nicolas Buri, Emmanuel Grandjean, Philippe Cuenat, Gauthier Huber. Zürich, 2011

CATALOGUES COLLECTIFS (SELECTION)

« Civilization », Thames & Hudson, Londres. 2018
« Motopoétique » MAC Lyon : p :172-175. Sonagy Editions d'art. Lyon

Collection Banque Pictet (selection), volume 3, p. 118-119, 2013, Genève
« Le Printemps de Septembre », p. 38, Toulouse, 2009
« NYPH09 », New York Photo Festival, p 21. PowerHouse Event Productions. New York, 2009
« Freie Sicht aufs Mittelmeer ». Kunsthaus Zürich, Schirn Kunsthalle Frankfurt,
« In Vitro - In Vivo ». Genève 1994. Curated by Gianni Motti.
« Peinture ». Galerie Pierre Huber, Genève 1993. Curated by John Armleder.
Interview avec Françoise Ninghetto. Extraits de « Happy ends ».
« Trans-europ express » John Gibson Gallery, New York 1990. Texte by Collins et Milazzo.
« Intuition ». John Gibson Gallery, New York 1989. Compiled by Bob Nickas.

Le Bleu du ciel bénéficie du soutien
du ministère de la Culture – Drac Auvergne-Rhône-Alpes,
de la Région Auvergne-Rhône-Alpes
et de la Ville de Lyon

Le bleu du ciel

12, rue des Fantasques
69001 Lyon

T. 04 72 07 84 31

Ouverture

du mercredi au samedi
de 14h30 à 19h
(entrée Libre)

M infos@lebleuduciel.net

W lebleuduciel.net

Contact presse

Lara Balais

T. 06 71 81 67 20

M lara@lebleuduciel.net